

## *Au coin du feu*

@now@n

<http://anowan.blogspot.fr/>

Le vent siffle à la fenêtre. Même pas à cause d'un carreau cassé, le cadre est simplement de si mauvaise facture que cela. Je ne peux rien y faire, sinon remettre une bûche dans l'âtre. Cette auberge est mauvaise, mais les tenanciers semblent au courant ; la pièce privatisée s'améliore d'herbes odorantes pendues, de joncs jetés au sol et d'un tas de bois conséquent à côté de la cheminée. Un simple paysan n'y trouverait rien à redire.

Juste à côté, dans la salle principale, mon invitée tarde à accepter mon invitation. Les hommes chargés de la conduire ici savent que chaque geste inopportun envers elle leur sera rendu au double. Mes hommes sont du genre à accepter de se laisser briser deux doigts pour mener une mission à bien. J'ai confiance.

Tout de même, ils prennent leur temps.

\*

Le petit ? Il n'y a pas grand-chose à dire dessus. C'était un gamin sans intérêt mais d'une appréciable bonne santé. Les joues brunes, les yeux brillants, les boucles solaires. Un gamin fait de la même boue d'où émergent les pousses vert vif de nos champs. Une bénédiction pour sa mère. Un taré.

Il n'a pas trop mal servi mes plans.

\*

La porte trace un arc de cercle au sol. Mon capitaine entre, garde la main sur le battant et se déplace pour laisser le passage aux autres. Elle suit. On pourrait parler de première rencontre, si je n'en savais pas autant sur elle, et si elle me regardait. Je regrette l'infime expression d'agacement que j'ai dû manifester, parce que le lieutenant dans son dos la perçoit. De son propre chef, il lui redresse la tête en tirant ses cheveux. Elle hoquète. Je sourcille. Il grimace. Comme il n'a plus rien autour de la tonsure que je puisse utiliser pour lui rendre la punition, je devrai trouver un équivalent. Ni lui ni moi ne le connaissons encore. Il l'imaginera dans son sommeil.

Le capitaine reprend la direction des opérations, pousse son subalterne sur le côté, ferme la porte et imprime un très léger mouvement sur l'épaule de mon invitée. Elle regarde dans ma direction. Les deux autres s'éclipsent. Je m'approche d'elle ; elle s'écroule, ses bras la couvrant comme pour échapper aux coups. Les dessins tatoués dessus s'agitent.

Je m'agenouille à sa hauteur. Hors de question que je la touche. Je lui demande, de ma voix la plus rassurante et sans doute la plus fausse, si elle possède toujours les os.

\*

Un sixième doigt fait partie de ces signes qui dénoncent la magie. Pas la capacité de s'en servir : la simple ressource brute, potentielle, qui parvient à se cristalliser chez la plante ou l'animal. Peut-être le gamin l'utilisait-il inconsciemment pour se maintenir en vie dans cette terre d'épidémies, mais rien de plus. Vu sa naissance, il n'aurait bientôt plus eu le choix de le garder. Au mieux il l'aurait vendu pour une piécette à un collecteur ambulante. Il eut droit au pire. Une des informations m'échappant était l'âge de cet enfant ; d'après la petitesse de ce que sa mère vient de me sortir des plis de sa robe, pas plus de quatre étés.

\*

Elle dit qu'ils l'ont attachée avant de s'en prendre à lui. Elle dit qu'ils voulaient, ils le lui ont clairement fait comprendre, qu'elle regarde tout. Son regard ne me fuit plus, fixe sur le mur. Ses bras sont croisés devant elle. Elle se balance légèrement. Je me sens autorisé à un geste, et touche du bout des doigts la partie couverte de son épaule. Sur la peau à proximité, les spirales noires et outremer se mettent à danser. Ce n'est pas une illusion, pas les flammes de la cheminée qui les animent. J'attends qu'elles évaluent mes intentions. Avec sa propriétaire dans cet état d'abandon, la magie n'est plus du tout sous contrôle. Les tatouages se calment.

Elle dit qu'ils ont tous les trois encerclé le gamin terrorisé par le piaffement de leur monture et le bruit des sabots. Elle dit qu'elle s'est déboîté une épaule, précisément celle que ma main effleure, espérant se défaire de ses liens.

Un dernier cri, des chairs piétinées, son esprit soudain fendu en deux.

Le chef lui glissa un couteau entre les mains pour qu'elle puisse couper les cordes entourant ses poignets. Il lui dit à l'oreille de réfléchir davantage la prochaine fois qu'elle voudrait accoucher d'un monstre. Ils s'en repartirent.

Elle se laisse tomber entre mes bras ouverts. C'est trop intime, trop rapide, mais qui suis-je pour la juger. Parmi toutes ces choses qui me servent et que je hais, il y a cette reconnaissance de beaucoup de mes femmes, j'entends par là les femmes qui choisissent de me suivre. Cette tétanie qui les prend quand je fais leur connaissance et qu'elles se rendent compte que je ne les violerai ni ne les battrai. Comme si j'accomplissais là un miracle. Telle est l'opinion qu'elles ont d'elles-mêmes : nées pour souffrir, en dette envers quiconque le leur épargne.

Les femmes ne me posent jamais de problèmes. Contrairement aux hommes, elles connaissent les limites du zèle. Elles comprennent le fondement des règles que j'impose aux miens.

\*

Elle acheva d'user ses liens à la tombée du jour. Elle rampa vers le petit corps, vers sa douleur infinie. Elle regarda l'œil éclaté et les humeurs qui en sortaient, la poitrine défoncée où le sang se mêlait aux guenilles, les membres désarticulés et méconnaissables.

Le sixième doigt. Elle tendit son index et joua avec cette chair surnuméraire comme ils le faisaient quelques fois tous les deux, à la maison, avant de se coucher. Elle tendit le cou vers le ciel, d'un bleu obscur, presque noir, sans comparaison avec l'horizon enflammé.

Elle fit ce que toute mère aurait fait. Elle jura à tous les dieux, à tous les démons, à toutes les créatures qu'elle donnerait la moindre parcelle restante de sa vie pour que son fils soit vengé. Les dieux, les démons et les créatures ne répondent jamais. Ils n'adressent pas la parole aux simples mortels, dit-on. J'ai une autre théorie.

À l'aide du couteau, elle coupa le sixième doigt, équarrit le nerf lié au sixième doigt, desserta la part du cerveau lié au nerf lié au sixième doigt, qu'elle reconnut à sa couleur bleu-noir. Elle les rangea dans une poche de son tablier et brûla le reste de son fils. Puis elle prit la route.

\*

Elle s'interrompt dans son récit. S'il lui vient à l'esprit de me demander mon nom, c'est parce qu'elle s'en doute déjà. Elle tressaille à peine lorsque je lui réponds. Elle n'a pas dû entendre les rumeurs à mon sujet, ou elle ne doit pas se croire concernée.

Je retourne m'occuper du feu une minute. Elle se relève, marmonne des excuses pour avoir fait mettre genou à terre un seigneur de ma qualité, attend que je l'autorise à s'asseoir à la table. J'appelle les aubergistes : ils apportent une collation. Je lui propose de manger sans s'inquiéter de moi. Elle sait que je suis prêt pour quand elle voudra reprendre.

\*

Elle vendit le nerf à un vieux magicien pouilleux, immonde, qu'elle avait choisi parce que l'âge l'avait de toute évidence rendu impuissant. Il le raffina et s'en piqua la main gauche, où le bleu et le noir de la magie domestique s'estompaient depuis trop longtemps. En échange, elle obtint une information bien plus précieuse que ne le croyait son client : la technique de raffinage.

Contre la peau du doigt, elle gagna un rituel de pistage.

Contre les tendons, le nom d'herbes communes dont la nervure secondaire est une tare renfermant de la magie brute.

Contre la cervelle, un jeu d'aiguilles pour s'injecter le derme de pouvoir noir et bleu.

Et elle se retrouvait devant moi, tatouée de la tête aux pieds, assez cataclysmique pour atteindre sa vengeance. Elle raffina toujours les plantes pour renouveler son pouvoir. Elle conservait les os pour suivre la piste des assassins. Elle attendait leurs retrouvailles pour déchaîner contre eux l'étendue de sa haine, entretenue des années durant, et mourir de la libération de toute cette magie si méticuleusement engrangée.

Une telle mentalité, bien que compréhensible, fait partie des problèmes de notre contrée. Le sang appelle le sang sans qu'aucun autre contrat que celui de la colère ne soit signé. Ce

désir de rendre au centuple du plus grave des crimes au plus léger des affronts... Je le vois décimer ce peuple que j'aime comme mien, je comprends ses causes. Mais je ne le ressens pas.

\*

J'ai pourtant vu mon compte d'êtres chers mourir sous mes yeux. Pas seulement un fils mais mes parents, oncles, tantes, frères, sœurs, épouse, neveux. La colère n'a jamais été une option. Le désarroi, au début. Puis la résignation sous l'habitude. Puis le dégoût de cette peur permanente, de ce pouvoir sur les faibles que se permettaient tant de forts, le choc des armes contre la magie et de la magie contre les armes. On en vient à des points, à certains endroits, où l'argent a perdu toute valeur, comme personne n'espère vivre assez longtemps pour le dépenser.

J'ai parlé à moi-même pour apprivoiser les ombres de la vérité. J'ai répété mes conclusions à ceux qui voulaient bien écouter mes sermons. Ceux qui ne croyaient pas à l'espoir, je ne les ai pas blâmés, et les ai laissés m'ignorer. Les autres furent mes premiers serviteurs.

Aujourd'hui on me dit puissant, mais qu'ai-je fait ? Lever armes et magie indifféremment, questionner les bases de ce prétendu ordre moral qui saigne nos gens, faire relever la tête à d'autres qui pensaient de la même façon que moi mais en silence, tenir d'une main de fer une armée si bien famée que je n'ai jamais eu besoin d'introduire un seul espion pour prendre une ville.

Aujourd'hui on me dit cruel. Parce que j'impose le double prix là où d'autres voudraient verser le feu du ciel sur qui leur a fait perdre un sou en trichant aux dés. Parce qu'on sait que je ne couvre pas les miens si je les sais coupable, que je préfère les châtier moi-même plutôt que de risquer que le peuple se retourne contre mes gens. Je le subis. Mes façons ne sont pas idéales. Je n'essaie pas d'atteindre la perfection d'un âge d'or, seulement de sortir nos terres de cette boue de terreur qui les encombre et les noie.

\*

Elle prétend qu'elle ne peut plus rien avaler. Elle me rejoint au coin du feu. Face à la chaleur vivante de l'âtre, ses tatouages s'étendent et se prélassent comme autant de serpents. Elle grogne. Elle a perdu la piste de ceux qu'elle cherche. Il y a deux hivers qu'elle est prête à l'ultime sacrifice, à la cessation de son cœur et à sa chute dans l'oubli pourvu que leurs tourments soient pires que ceux qu'ils ont infligés à son fils. Huit saisons laissent bien trop de temps à la réflexion. Ce n'est pas comme si elle attendait la bonne conjoncture pour lancer un plan de bataille soigné. Elle remue en vain, s'enrage et se désespère.

Elle ouvre la bouche pour me demander mon aide. J'y pose deux doigts avant qu'elle ne profère le moindre son. Je lui propose d'abord de répondre à cette simple question : si elle meurt, que peut-elle m'offrir en échange ?

Elle ferme les yeux. Elle s'imagine déjà que je vais l'utiliser à mes fins et toujours lui faire miroiter sa vengeance sans jamais la lui accorder. Elle a déjà compris l'inutilité d'un tel pacte. Je lui en propose un autre.

Un jour, j'aurai besoin d'elle. J'ai besoin de détourner un fleuve.

Elle s'étonne. Elle veut en savoir plus.

Je ne peux pas lui donner mes raisons exactes. Elle en saurait trop sur mes plans. Toujours est-il que la manœuvre demande un déploiement de magie gigantesque, et que rares sont ceux et celles qui se tatouent le corps entier dans un unique et dévastateur but : la plupart usent le pouvoir au fur et à mesure et ne voient jamais le bleu et le noir courir sur plus d'un de leurs membres. Mon invitée est rare. Précieuse.

Elle geint. Si elle accepte, elle perdra presque toute sa magie, et tout ce temps passé à préparer la fin de ses ennemis. Elle s'en plaint. Je soutiens son regard. Elle tourne la tête, le temps de réfléchir. Je suis sa seule piste et elle le sait ; elle ne se trouvait pas dans cette auberge par hasard. Moi non plus. La seule différence entre nous, c'est qu'elle ne connaissait pas le visage de celui qu'elle cherchait.

\*

Ses yeux se perdent vers un point du sol. Elle y voit peut-être son gamin aux joues brunes tirer sur les pans de sa jupe. Qui sait. Mes fantômes ont disparu au cinquième deuil. Mon champ de vision n'avait plus de place pour les accueillir tous, ou alors ils se sont aperçus qu'ils se trouvaient du bon côté de l'existence et que somme toute c'était à moi de les rejoindre et pas à eux de m'accompagner. Je ne sais pas ce que lui dit le fantôme de son fils à six doigts, mais j'espère qu'il est raisonnable.

Elle se retourne vivement.

Je lui demande si elle accepte. Elle hésite encore. Le sol paraît lui parler. Elle se fend d'un grand geste las de la tête, et répond par l'affirmative. Je lui dis que c'est un bon choix.

Parce que son fils est déjà vengé.

\*

J'appelle un homme et une femme de confiance pour qu'ils apportent les coffres. Deux pour lui, un pour elle. Il ouvre le premier : six pieds. Ils étaient à cheval, bien sûr, mais quel réconfort trouver dans des sabots coupés ? Il ouvre le deuxième : six mains. Elle ouvre le dernier : trois têtes.

La mère regarde les morceaux des assassins du fils. Elle n'y touchera pas. Elle regarde à s'en abîmer les yeux, avant de les couvrir de ses mains. J'ordonne à mes gens de refermer les coffres et de nous les laisser. Ils se retirent diligemment.

Mon invitée n'a qu'un mot, immédiat, brûlant, terrifié : « Pourquoi ? »

Je dois bien lui répondre.

Mes mots n'ont pas toujours été si sûrs, ni mes idées si nettes. J'avais des possibles comme s'il s'était agi de vérités, j'enjolivais mes vues pour séduire le nombre, je corrompais mes vues dans un espoir de... d'une certaine forme de vengeance. Un temps lointain, je me suis persuadé que la magie se trouvait à l'origine de nos maux, comme si la violence intérieure qu'elle se contente de satisfaire n'était pas davantage à blâmer.

Je connaissais ceux qui s'en étaient pris à son enfant. Ils étaient de mes hommes. Suis-je responsable de mes serviteurs ? J'en connais qui prétendraient que non. J'ignorais tout de leur crime avant d'entendre courir les rumeurs sur cette femme qui traquait trois soldats. Quand bien même ces hommes auraient toujours été des assassins, mes paroles, mes erreurs étaient à l'origine de leur geste dément, de leur certitude qu'il valait mieux tuer un enfant que de laisser un peu de magie brute s'afficher sur une tare. Alors je leur avais rendu au double la tâche faite sur ma réputation. Je les ai presque tués une première fois, fait soigner par les meilleurs médecins, et tués pour de bon ensuite.

\*

Elle tremble, les doigts crispés sur ses jupes. Je vois passer sur son visage les questions qu'elle ne veut pas poser. Ne suis-je pas en train de mentir ? N'ont-ils pas tué son fils sur mon ordre ? Elle oublie déjà cette idée saugrenue, car elle était moins que rien à l'époque et que personne n'aurait pu prévoir sa métamorphose. Doit-elle vraiment me remercier pour avoir débarrassé le monde de trois hommes qui me gênaient ? N'ai-je pas honte de lui avoir volé les morts qu'elle méritait ? Non. Je ne le répéterai jamais assez : qui entre à mon service renonce à la vengeance.

Je mets les trois coffres à sa disposition, elle réplique qu'elle ne veut plus les voir et qu'elle voudrait qu'ils brûlent. Je les fais évacuer au plus vite, de peur que la magie ne s'y mette et ne les allume elle-même. Je la sens se crispier davantage. Elle perd pied. Le sens de sa vie n'est plus, et elle a contracté une dette envers un homme en qui elle n'a aucune raison d'avoir confiance. Je lui tends la main. Elle la prend. Elle inspire.

Elle me dit qu'elle n'est pas sûre que détourner « mon » fleuve la tuera, et que cela l'inquiète. Je lui réponds la même chose qu'aux autres.

Je ne veux pas qu'elle meure. Parce que je ne veux la mort de personne. Je veux vivre, je veux que ceux qui me suivent vivent, que mes ennemis vivent pourvu qu'ils abandonnent le combat, je veux qu'elle vive malgré son fils et son chagrin, qu'elle ait d'autres enfants ou qu'elle s'en abstienne selon son désir, qu'elle vieillisse et transmette sa sagesse à une future génération sauvée de nos bains de sang et de nos désirs destructeurs. Mais je n'exige vraiment d'elle que l'affaire du fleuve. Le reste sera à sa convenance et je n'y ai pas mon mot à dire.

Elle baisse les yeux, m'enlève sa main, et soupire qu'elle croit comprendre. Sinon mes paroles, au moins pourquoi elles ont fait de moi quelqu'un de si entouré.

La dernière bûche s'effondre dans l'âtre. Ma femme se saisit du tisonnier, répartit les braises et ajuste le nouveau bois que je lui tends. Notre feu ne mourra pas cette nuit.